

ΣΥΜΜΕΙΚΤΑ

DEUX PAPYRUS DE L'ÉGYPTE ROMAINE*

1. Reçu des sitologues

P. Berol. Inv. 21402
8 cm. 5 × 12,5

Fayoum
2 octobre 161 ap. J.-C.

Marge supérieure de 3 cm. 5 et latérale gauche de 2 cm. 2, espace vide de 3 cm. 7 sous le texte. Le papyrus porte des traces de trois plis verticaux. La partie du papyrus après le dernier pli du côté droit manque. Le texte est écrit en lettres assez petites et d'une main rapide et experte. Les abréviations sont, en outre, fort fréquentes.

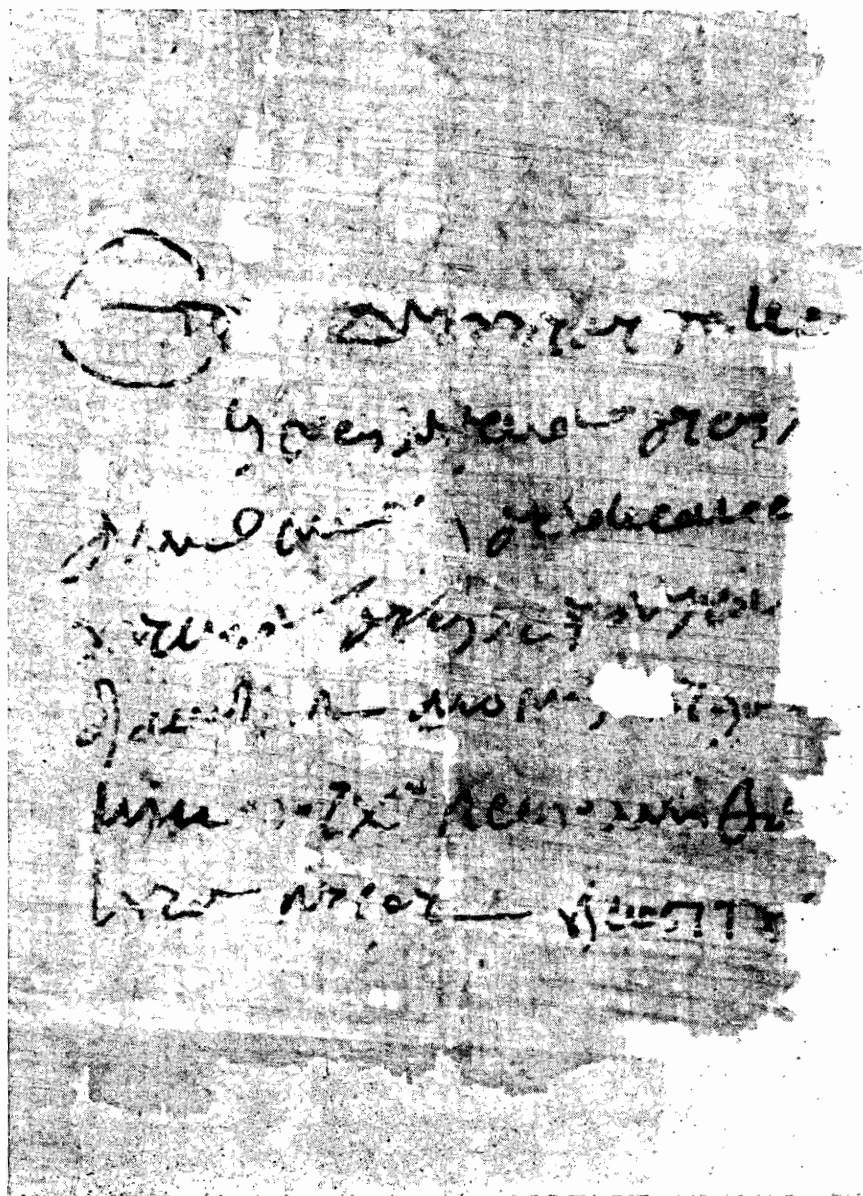
Mystharion, fils de Kéras, a payé vingt-trois artabes de blé sur la récolte précédente au compte de terre de revenu de Kerkésoucha.

Notre texte appartient à la série des reçus particulièrement précis relatifs aux reçus des sitologues. Il confirme notre information sur ce sujet. Sur la nature de ces reçus voir F. Preisigke, *Griowesen im griechischen Ägypten*, Strasbourg 1910, 89-101, 143-171; S. L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*, Princeton 1938, 31-46 et surtout 370-371, n. 32. Aux références bibliographiques les concernant on ajoutera un catalogue des documents analogues abondamment représentés dans W. M. Brashear, *B.G.U.*, XIII, p. 130.

→ ἔτο[υς] δευτέρου αὐτοκρά[τορος]
Καίσαρος Μάρκου Αὐρηλ[ίου]
Ἀντων(ίνου) Σεβα(στοῦ) καὶ αὐτοκράτορ[ος Καίσαρος]
Λουκίου Αὐρηλίου Οὐήρου [Σεβαστοῦ]
5 Φαῶφι ε. ἀπὸ γενή(ματος) τοῦ διελ(θόντος) [α (ἔτους)]
Κερκεσούχω(ν) προσό(δου) Μυσθα[ρίων]
Κερᾶ πυροῦ (ἀρτάβας) εἴκοσι τρε[ῖς].

5 vel γενη(μάτων) et διελ(ηλυθόςτος).

*Je tiens à remercier ici M. Herwig Maehler et le Département des Manuscrits de la British Library qui m'ont permis de publier ces papyrus. Mais mes plus vifs remerciements vont à M. Georges M. Parássoglou qui m'a prêté son amicale et précieuse collaboration.



P. Berol. Inv. 21402. Reçu des sitoloques.

«An 2 de l'Empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste et de l'Empereur César Lucius Aurèle Vérus Auguste, le 5 Phaôphi. Mystharrion, fils de Kéras, (a payé) vingt-trois artabes de blé (à titre de taxe) sur la récolte de la 1^{ère} année écoulée au compte de terre de revenu de Kerkésoucha».

1-5 La 2^{ème} année du règne du Marc-Aurèle et Vérus=161/162; Phaôphi 5=le 2 octobre 161.

6 Κερκεσοῦχα: village situé dans le district d'Héracléidès, nome d'Arsinoïte. Voir C. Wessely, *Topographie des Faijûm (Arsinoïtes Nomus) in griechischer Zeit*, Vienne 1904, 89-92; B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *P. Tebt.*, II, p. 384. Cf. U. Hagedorn dans *P. Petaus*, pp. 25-27.

προσό(δου) c.a.d. γῆς: voir P. Collart, *P. Bour.*, pp. 156-159; G. Chalon, *L'édit de Tiberius Julius Alexander*, Lausanne 1964, 148-152; D. et U. Hagedorn, H. C. et L. C. Youtie, *P. Petaus* 44.56 n.; G. M. Parássoglou, *Studia Papyrologica* 14 (1975) 90-91 n. 13.

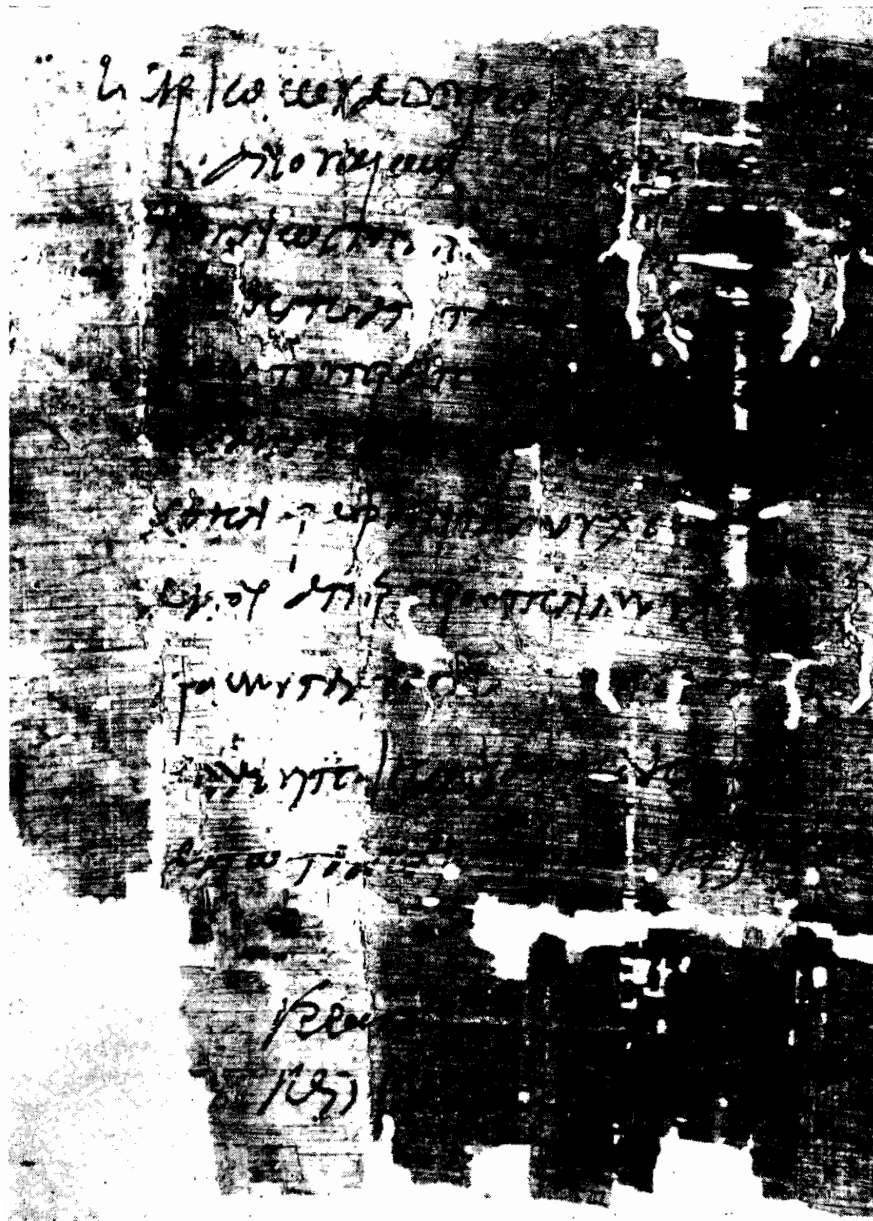
6-7 Μυσθα[ρίων] Κερᾶ: il s'agit presque certainement de la même personne qui figure dans *P. Chic. Goods.* (=SB/Bh. 2A) 23 (Karanis, 158/9 ap. J.-C.).

2. Lettre privée

P. Lond., III, 986 descr.
13 cm. × 17,5

Provenance inconnue
IV^e siècle, ap. J.-C.

Marge supérieure de 1 cm., espace vide à gauche du texte sur une largeur de 2 cm. Il nous manque la marge inférieure. Nous distinguons des traces de quatre plis verticaux. Il y a probablement un pli horizontal après la l. 11. Il y a un blanc de la valeur d'une ligne entre la ligne finale du corps de la lettre et la salutation. Le papyrus a été troué par des vers mais cela ne nuit pas à la lecture, les lettres étant toutes lisibles. L'écriture, qui suit la direction des fibres, est une belle cursive, lisible et régulière, légèrement penchée à droite. Elle est d'une main sûre. On note une tendance à séparer les propositions principales par de petits intervalles (l. 5 après *πραπιπίστου*; l. 8 après *αὐτοῦ*). Il s'agit d'une écriture qui, par certains traits, rappelle celle des *P. Merton*, II, 90 (pl. XXXVIII) du 310 ap. J.-C.; *P. Hamb.*, I, 21 (pl. VII) du 315 ap. J.-C.; *P. Princ.*, II, 97 (pl. IX) du 326/7 ap. J.-C.; *P. Amh.*, II, 139 (pl. XX) du 350 ap. J.-C. D'après l'écriture et la mention du *praepositus* (voir cidessus) cette lettre date du IV^e siècle ap. J.-C.



P. Lond., III, 986. Lettre privée.

Il s'agit d'une lettre d'un Anoubion à son «frère» Hermodôros. Son interprétation présente beaucoup de difficultés: elles viennent de ce que le rédacteur, parlant d'une affaire qu'il connaît à quelqu'un qui la connaît aussi, donne aux manifestations de sa pensée un tour elliptique et fait des allusions que les intéressés saisissaient sans peine, mais qui paraissent obscures à nous même et parfois incompréhensibles ¹.

→ κυρίῳ μου ἀδελφῶ Ἑρμοδώρῳ
 Ἄνουβίων χαίρειν.
 Θεόγνωστος ἀνελθὼν ἴσως
 σοι διηγῆσατ[ο] τὰ περὶ τῆς μέμ-
 5 ψεως τοῦ πραιποσίτου. ἐπεὶ τοίνυν
 τῆς αὐτῆς ἐστὶν προτάσεως, ἡπή-
 χθην γράφειν τῇ γεούχῳ περὶ
 αὐτοῦ· ἅπερ πρὸς τὴν γεούχον
 γράμματα ἀναγν[οὺς] δὸς αὐτῇ,
 10 ἀλλὰ καὶ ποιήσον αὐτῇ〈ν〉 δηλῶσαι
 αὐτῶ τὰ ἀντίγραφα ὡς ἤξιωσα.

Ἑρρῶσθαί σε εὐχομαι, κύριε ἀδελφε,
 πολλ[ο]ῖς χρόνοις.

3 ἴσως pap. 6-7 lege ἡπειχθην

«À mon maître et frère Hermodôros, Anoubion salut. Théognôstos à son arrivée a dû te mettre au courant au sujet de l'accusation formulée par le praepositus. Du moment qu'il a la même chose à proposer, j'ai écrit immédiatement à la propriétaire terrienne sur ce sujet. Après la lecture de cette lettre donne-lui les copies et fais-les lui présenter ainsi que je l'ai demandé. Je te souhaite, frère veneré, de longues années de santé».

1-2 Cf. G. Wagner, *P. IFAO.*, II, 23.2 n.: «Ce début de lettre, où le nom du destinataire précède celui de l'expéditeur, s'il existe dès la

1. Sur les difficultés d'interprétation des documents privés voir E. G. Turner, *Greek papyri*, Oxford 1968, 127: «But there are disadvantages also in this private character. The reader must supply by guesswork much that the writer took for granted and could therefore omit or give in abbreviated form; he must grope for the meaning of allusions that may be designedly veiled or equivocal. He has to divine the context into which to insert an order, a regulation, or an account, a context which, if wrongly interpreted, may completely alter its purport.»

fin du II^e s.p.C. dans les lettres d'inférieurs à supérieurs, se répand d'une manière générale à partir du III^e s.p.C. et est, pour ainsi dire, généralisé au IV^e s.p.C.» Voir aussi M. Naldini, *Il cristianesimo in Egitto*, Florence 1968, 21-22, avec bibliographie.

3 ἀνελθών: on marque ici les nuances géographiques que la préposition ἀνά donne aux verbes d'action. Ils s'emploient tant en parlant d'aller du Nord au Sud qu'en parlant d'aller d'une vallée au désert ou d'un village à la métropole du nome. Sur ce point voir H. C. Youtie, *Harvard Theological Review* 41 (1948) 15, n. 36 (= *Scriptiunculae*, I, Amsterdam 1973, 493, n. 36).

5 πραιποσίτου: officiel qui à partir de 307-8 ap. J.-C. était chargé de surveiller toute la vie administrative du pagus. Il jouait aussi un rôle dans les décisions judiciaires et dans la répartition et la perception des impôts, et il cumulait la fonction d'officier de police. Sur les attributions du «praepositus pagi» voir J. Lallemand, *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284-382)*, Bruxelles 1964, 131-134.

6 τῆς αὐτῆς ἐστὶν προτάσεως: je n'ai trouvé aucun emploi de cette expression (mais cf. τῆς αὐτῆς προθέσεως ἔχεται dans *Aegyptus* 50, 1970, 147-149 et surtout 148, n. 8). À ma connaissance, le mot πρότασις même n'est pas plus attesté dans les documents papyrologiques que dans *P. Mon.* 6.80 (VI): μαρτύρων ἀξιόπιστων τῇ προτάσει.

8 αὐτοῦ: est-il masculin ou neutre? Sans exclure la première hypothèse—selon laquelle il est question soit du praepositus soit de Théognôstos—je pencherais plutôt vers la seconde. Je propose alors de comprendre notre passage comme je l'ai traduit.

11 αὐτῷ: faut-il penser à praepositus ou Théognôstos?

Thessalonique, L'Université

G. T. FOUNDEDAKIS

CATULLUS 64.402

optavit genitor primaevi funera nati,
402 *liber ut innuptae poteretur flore novercae*

402 *vix sanum, uti nuptae Maehly potiretur V: corr. η*
novellae Baehrens.

So Mynors¹. Most editors are unanimous in retaining the MSS reading

1. C. Valeri Catulli Carmina, Oxford 1958, ad loc.

in line 402, though their interpretations of it vary considerably. Is it about a father embarking on a second marriage with a young woman and wishing death for a grown-up son whom he sees as a menace to his happiness? (Kroll ¹, de Gubernatis ², Fordyce ³). Is it a young and beautiful virgin, intended as a bride for the son, who captures the father's eye and inspires in him so nefarious thoughts? (Merrill ⁴, Lafaye ⁵, Bardon ⁶). Are lines 401-2 an allusion to the story of Theseus and Hippolytus (Friedrich ⁷, Kinsey ⁸) or are they meant as a hint at some relatively recent and well-known scandal? (Quinn ⁹, Herrmann ¹⁰).

But whatever the sense or insinuations of lines 401-2 the reading *liber ut innuptae poteretur flore novercae* poses an obvious problem felicitously described by Fordyce in a sober note: «the text as it stands has to be taken to mean 'desired his son's death so that without hindrance he might possess himself of a virgin who would be a stepmother': one must suppose that the father is marrying a young second wife and wants to get rid of a grown-up son who threatens to disturb his felicity. But *innuptae novercae* seems impossibly compressed and *innuptae* is pointless—his intended bride is presumably *innupta* and it is only when she becomes *nupta* that she can be *noverca*...» To meet the difficulty a proleptic use of *novercae* is usually evoked. Conceded though it must be that this sort of anticipation is not exceptional, still the expression *innuptae novercae* in this passage yields, if at all, curious sense. The plain fact is that the woman must either be *innupta* and so not *noverca*, or *noverca* and so not *innupta*¹¹. It is one thing to expect the reader to fill in for

1. *C. Valerius Catullus*, 5th ed. Stuttgart 1968, 195.

2. *Il libro di Catullo*, 10th ed. Torino 1966, 187.

3. *Catullus*, Oxford 1961, 324.

4. *Catullus*, Boston 1893 (repr. 1951), 162 f.

5. *Catulle, Poésies*, Paris 1922, 68.

6. *Catulli Carmina*, Bruxelles 1970, 160f.

7. *Catulli Veronensis Liber*, Leipzig und Berlin 1908, 321ff. and 394.

8. Irony and Structure in Catullus 64, *Latomus* 24 (1965) 911-31, esp. 928.

9. *Catullus, The Poems*, 2nd ed. London and Basingstoke 1973, 350.

10. Le poème LXIV de Catulle et l'actualité, *Latomus* 26 (1967) 27-34.

11. A. Riese, in his edition (*Die Gedichte des Catullus*, Leipzig 1884, 64f.) has *liber uti nuptae poteretur flore novercae*, though in a note he mentions approvingly Baehrens' *novellae*. Willamowitz's view (*Hellen. Dichtung*, p. 303, n. 3) that Catullus used *innuptae* in the sense ἐπιγαμηθεῖσα («Catull muss es im Sinne ἐπιγαμηθεῖσα gewagt haben»), charges the poet with a linguistic impossibility involving, as it does, a prepositional and not negative use of *in*.

himself an elliptical expression; it is quite another to demand from him to reconstruct the exact details of a liaison from the perplexing combination of two incompatible terms¹.

Instead of trying to explain away the difficulties of *innuptae* and *novercae*, it would be wiser, I think, to seek an answer along other lines. Should we accept the MSS reading in 402 we would be dealing with an unparalleled use of *innupta* which everywhere else in Catullus is used independently as a substantive, always in the sense of «maiden»². Much as one may underestimate the significance of this kind of statistics, the practice of the poet himself should never be discarded. Furthermore, in an ἐπόλλιον composed according to the precepts of the Alexandrian school, and using much of the traditional vocabulary of poetry, we are entitled to expect *novercae* to be qualified by a stronger and more colourful word which would express the inveterate prejudice against stepmothers³. Their alleged cruelty is usually conveyed by denigratory attributes such as *saeva*, *mala*, *dira*, *scelerata*. The heinous activity of stepmothers in Ov. *Met.* I.147 *lurida terribiles miscent aconita novercae* is one of the symptoms of the degradation of morality in the age of iron, described by the poet in lines 127-50. Lines 144-50 run as follows:

*vivitur ex raptō: non hospes ab hospite tutus,
non socer a genero, fratrum quoque gratia rara est;
inminet exitio vir coniugis, illa mariti,
lurida terribiles miscent aconita novercae,
filius ante diem patrios inquirit in annos:
victa iacet pietas, et virgo caede madentis
ultima caelestum terras Astraera reliquit.*

The thematic and verbal similarities between this and Catullus 64.397-408 being only too salient need not be pointed out. The nostalgic yearn

1. Friedrich's explanation of the incompatibility of *innuptae* and *novercae* («An unserer Stelle steht bei *novercae* noch *innuptae*: C. will über den proleptischen Gebrauch von *novercae* keinen Zweifel lassen», p. 323) can only mean that Catullus was anxious to emphasize the proleptic use of *novercae* even at the expense of intelligibility. For his assertion that «ohne *innuptae* wäre *flos* ganz unmöglich» see below p. 359.

2. Cf. 62.6 *Cernitis, innuptae, iuvenes? consurgite contra*; 62.12 *aspicite, innuptae secum ut meditata requirunt*; 62.36 *at lubet innuptis ficto te carpere questu*; 64.78f. *electos iuvenes simul et decus innuptarum/Cecropiam solitam esse dapem dare Mino-tauro*.

3. Cf. Verg. *Geor.* 2.128 *popula si quando saevae infecere novercae*; 3.282 *hippo-*

for a happier and irrecoverable past which stands in sharp contrast to the degraded present is a stock theme of ancient poetry and one need not hear a *cri de douleur* in these and many similar passages. Ovid lays no claim to originality here: his subject-matter and his expressions are quite traditional. It was also tradition that handed down to him *noverca* constantly qualified by some derogatory term; his own choice was *terribilis*. I believe Catullus in 64.402 chose *iniusta*, for which a case can be made.

The change of *iniustae* into *innuptae* is manifestly a paleographically easy one. Moreover, *iniusta* is applied to *noverca* by Vergil in *Ecl.* 3.33 *est mihi namque domi pater, est iniusta noverca*, where it could possibly be considered as a Catullan reminiscence¹. In fact, the work of Vergil is interspersed with conscious or unconscious verbal echoes from Catullus and it seems that the *tour de force* of the latter, in which the marriage of Peleus and Thetis was described, held a particular fascination for Vergil².

If *innuptae* is the result of deliberate change, then it may be due to some scribe who took *florem* to mean «virginity». This is a perfectly legitimate way of interpreting *florem*, but by no means the only way. Catullus 17 is about a doltish husband *cui est viridissimo nupta flore puella* (line 14). Since the girl is already *nupta*, *florem* here must mean «beauty» or «freshness of youth», for otherwise the poet would covertly be accusing the husband of having failed to perform his most fundamental marital duty. But given the outspokenness and tenor of poem 17, one feels justified in assuming that, had he wished to, Catullus would have called a spade a spade.

University of Thessaloniki

THEODORE D. PAPANGHELIS

manes, quod saepe malae legere novercae; Ov. Her. 12.188 saeviet in partus dira noverca meos; Fast. 3.853 seminibus tostis sceleratae fraude novercae.

1. Still it may be objected that *iniusta* is quite irrelevant in 64.402, since there is no obvious reason for calling «unjust» or «cruel» a stepmother who is nowhere said to have taken any initiative. But should we look for relevance in the use of merely conventional epithets, we would be hard put to it to explain *iniusti regis* in 64.75 in relation to *magnanimum ad Minoa* ten lines below, and we would surely fail to see any compelling reason for Theseus to be called *ferox* both in 64.73 and 64.247. Stock epithets of this sort assert their presence in poems far more personal than 64. See, for example, poems 4 and 11.

2. See, for example, Kroll, Fordyce, and Quinn on 64.115, 141, 156, 327.

Η ΣΧΟΛΗ ΤΟΥ ΜΑΝΟΛΑΚΗ ΚΑΣΤΟΡΙΑΝΟΥ ΣΤΗΝ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΗ

Χρονολογικά

Σχετικά με την ίδρυση τῆς Σχολῆς τοῦ Μανολάκη Καστοριανοῦ στήν Κωνσταντινούπολη, πού θεωρεῖται διάδοχος καί συνέχεια τῆς Πατριαρχικῆς, διατύπωσαν, σέ ἔντονο ὕφος, διαφορετικῆς ἀπόψεις στά τέλη τοῦ περασμένου αἰώνα οἱ ἐρευνητές Μανουήλ Γεδεών καί Ματθαῖος Παρανίκας. Ὁ πρῶτος τοποθετοῦσε τήν ίδρυση τοῦ νέου τμήματος, ὅπως τὸ ὀνόμαζε, τῆς Πατριαρχικῆς Σχολῆς στά 1663, ἐνώ ὁ δεύτερος ἤθελε τήν ίδρυση τῆς νέας Σχολῆς στά 1661. "Ἐνα ἀπό τὰ ἐπιχειρήματα τοῦ Παρανίκα ἦταν ὅτι ὁ Εὐγένιος Γιαννούλης σέ μία ἐπιστολή του πρὸς τὸν Μανολάκη Καστοριανὸ τὸν προσφωνοῦσε «νέον κτήτορα τῆς ἐν Βυζαντίῳ Σχολῆς». Τὴν ἐπιστολή παρέδιδε ὁ κώδ. 167 τῆς Ἐμπορικῆς Σχολῆς τῆς Χάλκης καί, κατὰ τὴ μαρτυρία τοῦ Παρανίκα, μετὰ τὴν προσφώνηση «τῶ λογιωτάτῳ καί προσφιλεστάτῳ μοι ἄρχοντι καί ἐν χριστιανοῖς ἀνδράσι θεοφιλεστάτῳ κυρίῳ κυρίῳ Ἐμμανοήλῳ καί νέφ κτήτορι τῆς ἐν Βυζαντίῳ Σχολῆς ὁ Εὐγένιος ἐν Κυρίῳ χαίρειν» ὑπῆρχε ἡ χρονολογία ,αχζα' ¹.

Στά 1950 ὁ Μ. Μανούσακας ἐξέτασε διεξοδικὰ τὸ θέμα ² καί με βάση νέα στοιχεῖα ³ κατέληξε στὸ συμπέρασμα ὅτι ἡ Σχολὴ ιδρύθηκε στά τέλη τοῦ 1662. Ἡ ίδρυσὴ τῆς ἀναγγέλθηκε ἐπίσημα στίς 6 Ἰανουαρίου τοῦ 1663. Δέχτηκε ὅμως παράλληλα ὅτι ἡ προκαταρκτικὴ προσπάθεια εἶχε ἀρχίσει ἴσως ἀπὸ τὸ 1661 καί ὅτι ἡ Σχολὴ ἄρχισε νὰ λειτουργεῖ ἀνεπίσημα ἀπὸ τοὺς πρῶ-

1. Τὴ σχετικὴ συζήτηση μπορεῖ νὰ παρακολουθήσει κανεὶς κυρίως στά ἐξῆς δημοσιεύματα: Μ. Γεδεών, Χρονικά τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας, Κωνσταντινούπολη 1883, τοῦ ἴδιου, Πατριαρχικὴ Ἀκαδημία Κωνσταντινουπόλεως, ΠΦΣΚ 25 (1893-1894) 56-61, Μ. Παρανίκα, Περὶ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Πατριαρχικῆς Σχολῆς, ΠΦΣΚ 19 (1884-1885) 1-13, τ. 25 (1893-1894) 49-56 καί 61-66 καί συνοπτικὰ στὴ μελέτη τοῦ Μ. Μανούσακα τῆς σημ. 2.

2. Συμβολὴ εἰς τὴν Ἱστορίαν τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Πατριαρχικῆς Σχολῆς. Τὰ κατὰ τὴν ίδρυσιν τῆς Σχολῆς Μανολάκη τοῦ Καστοριανοῦ ἐπὶ τῇ βάσει καί νέων ἀνεκδῶτων πηγῶν, Ἀθηνᾶ 54 (1950) 3-28, ἰδ. σσ. 13-16.

3. Στήριζεται κυρίως σὲ ὀμιλία τοῦ Πατριάρχου Ἱεροσολύμων Νεκταρίου γιὰ τὰ Θεοφάνεια πού ἐκφωνήθηκε στίς 6 Ἰανουαρίου τοῦ 1663 στήν Κωνσταντινούπολη. Ὁ Νεκτᾶριος ἀνήγγειλε μετ' αὐτῆς στὸ ἐκκλησίασμα τὴν ίδρυση τῆς Σχολῆς ἀπὸ τὸν ἄρχοντα Μανολάκη, τὰ σχετικὰ μετ' τὸν τρόπο λειτουργίας τῆς καί ὅτι ἤδη δίδασκε σ' αὐτῆ, χωρὶς νὰ δηλώνεται ἀπὸ πότε, ὁ Γερμανὸς Λοκρός. Ἐς σημειωθεῖ ὅτι τὸ σχετικὸ σιγίλλιο πού ἐπικυρώνει τὴν ίδρυσὴ τῆς ἐκδίδεται μερικὸς μῆνες ἀργότερα, τὸν Ἰούνιο τοῦ 1663, καί ὑπογράφεται ἀπὸ τοὺς Πατριάρχες τῆς Κωνσταντινούπολης καί τῶν Ἱεροσολύμων.

τους μήνες τῆς χρονιάς αὐτῆς. Τὴν ἀνεπίσημη ἔναρξη τῆς λειτουργίας τῆς Σχολῆς ἤδη ἀπὸ τὸ 1661 τὴ δέχτηκε κυρίως γιὰ τὸ λόγο ὅτι ὁ Γερμανὸς Λοκρός, ποὺ χρημάτισε πρῶτος δάσκαλος τῆς Σχολῆς, φαίνεται ὅτι δίδασκε στὸ Ἁγιοταφικὸ Μετόχι, ὅπου ἐγκαταστάθηκε ἡ Σχολή, ἀπὸ τὶς ἀρχές τοῦ 1661. Σὲ μία ἐπιστολὴ του δηλ. πρὸς τὸν Νεόφυτο Ἀδριανουπόλεως, ποὺ γράφτηκε μετὰ τὴν ἀποχώρησή του ἀπὸ τὴ Σχολή ἐξαιτίας κάποιας διαμάχης με μαθητὲς του, δηλώνει ὁ Γερμανὸς ὅτι ὁ ἴδιος δίδαξε στὴ Σχολή δύο χρόνια καὶ ὀκτὼ μῆνες, ἐνῶ ὁ διάδοχός του (πρόκειται γιὰ τὸν Καλλονᾶ) μόλις δύο μῆνες. Ἡ ἀποχώρησή του τοποθετεῖται με ἀσφάλεια στὸ διάστημα μεταξὺ Αὐγούστου καὶ μέσων Ὀκτωβρίου τοῦ 1663 καὶ κατὰ συνέπεια ὁ Γερμανὸς πρέπει νὰ δίδαξε ἐκεῖ ἀπὸ τοὺς πρῶτους μῆνες τοῦ 1661¹. Ἐνας ἀκόμη λόγος ποὺ ὀδηγοῦσε στὸ συμπέρασμα ὅτι ἡ Σχολή ἄρχισε νὰ λειτουργεῖ ἀπὸ τὸ 1661 ἦταν ἡ ἐπιστολὴ τοῦ Γιαννούλη ποὺ ἀναφέρθηκε παραπάνω καὶ ποὺ ὀνόμαζε τὸν Μανολάκη Καστοριανὸ ἤδη τὸ 1661 «νέον κτήτορα τῆς ἐν Βυζαντίῳ Σχολῆς». Γιὰ τὴ γνησιότητα τῆς χρονολογίας αὐτῆς ὅμως ἀμφέβαλλε ὁ Μανούσασκας καὶ εἶχε τὴν ὑπόνοια ὅτι ἡ χρονολογία 1661 ἴσως δὲν εἶναι ἀuthεντικὴ ἀλλὰ «τυχρὸν κατ' εἰκασίαν προσθήκη μεταγενεστέρου τινός», ἐπειδὴ ἡ χρονολογία δὲ βρίσκεται στὸ τέλος τῆς ἐπιστολῆς ἀλλὰ ἀμέσως μετὰ τὴν προσφώνηση². Τὴν ἐπίμαχη ἐπιστολὴ δὲν μπόρεσε νὰ τὴ δεῖ ὁ ἴδιος παρὰ τὴν ἐπίμονη ἀναζήτησή της³, γιὰ τὸ λόγο ὅτι ὁ κώδικας δὲ βρισκόταν πιά στὴν Κωνσταντινούπολη. Στὰ 1896 τὸν ἀγόρασε στὴν Κωνσταντινούπολη ὁ Franz Cumont καὶ σήμερον βρίσκεται στὴ Bibliothéque Royale τοῦ Βελγίου με τὸν ἀριθμὸ Π 2406⁴.

Τελευταῖος ἀσχολήθηκε με τὸ θέμα ὁ Τ. Γριτσόπουλος⁵ ποὺ δέχτηκε τὰ συμπεράσματα τοῦ Μανούσασκα ὡς πρὸς τὴ λειτουργία τῆς Σχολῆς ἀπὸ τὸ 1661, δὲν ἀντιμετώπισε ὅμως καθόλου τὸ θέμα τῆς γνησιότητος τῆς χρονολογίας τῆς ἐπιστολῆς ποὺ τὴ θεωρεῖ δεδομένη⁶. Ὅμως ἡ ἐπιφύλαξη τοῦ Μανού-

1. Βλ. Μ. Μανούσασκα, ὁ.π. σ. 24.

2. Ὁ.π. σ. 15.

3. Ὁ.π. σ. 14, σημ. 2.

4. Γιὰ τὴν ταύτιση τοῦ χφ βλ. Νίκης Παπατριανταφύλλου-Θεοδωρίδη, Μία συλλογὴ ἐπιστολῶν τοῦ Εὐγενίου Γιαννούλη καὶ ἄλλων λογίων τοῦ 17ου αἰῶνα, *Ἑλληνικά* 24 (1971) 65-67. Τὴν πληροφορία ὅτι τὰ ἀρχικὰ F.C. τοῦ κτητορικοῦ σημειώματος στὸ φ. 2F τοῦ χφ εἶναι τοῦ περιφημοῦ θρησκευτολόγου Franz Cumont τὴν ὀφείλω στὸ Διευθυντὴ τῆς Βιβλιοθήκης τῶν Βρυξελλῶν καθηγητὴ κ. Μ. Wittek, τὸν ὁποῖο καὶ εὐχαριστῶ θερμά.

5. *Πατριαρχικὴ Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή* (Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις φιλεκπαιδευτικῆς ἐταιρείας, 37), Ἀθήνα 1966, σσ. 217-218.

6. Προκειμένου γιὰ τὴν ἐπιστολὴ τοῦ Γιαννούλη πρὸς τὸν Καστοριανὸ παραπέμπει, ἀντὶ γιὰ τὸ χφ τῆς Χάλκης, στὸ χφ. ἀρ. 40 (φ. 101^α) τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας, ποὺ περιέχει τὴν ἴδια ἐπιστολὴ. Ἔτσι μπορεῖ νὰ δημιουργηθεῖ ἡ ἐντύπωση ὅτι ἡ ἐπιστολὴ εἶναι στὸ χφ αὐτὸ χρονολογημένη στὰ 1661. (Περιγραφή τοῦ χφ βλ. στοῦ Σπ.

σακα για τή γνησιότητα τής χρονολογίας 1661 τής ἐπιστολῆς ἦταν βάσιμη καὶ ἡ ὑπόνοιά του πὼς πρόκειται γιὰ μεταγενέστερη προσθήκη ἐπιβεβαιώνεται.

Ἐξετάζοντας τὸ χφ Π 2406 τής Βασιλικῆς Βιβλιοθήκης τῶν Βρυξελλῶν εἶχα ἐπισημάνει παλαιότερα ¹ ὅτι ἡ χρονολογία τῶν 17 πρώτων ἐπιστολῶν τής συλλογῆς πού περιέχει ὁ κώδικας προστέθηκε ἀργότερα, μετὰ τὴν προσφώνηση ἢ στὸ περιθώριο, καὶ δὲ βρίσκεται στὸ τέλος πρὶν ἀπὸ τὴν ὑπογραφή, ὅπως συμβαίνει μὲ τις ὑπόλοιπες ἐπιστολές. Γι' αὐτὸ οἱ χρονολογίες αὐτές εἶναι ἀμφίβολες καὶ μερικῶν ἐπιστολῶν ὁπωσδήποτε λανθασμένες. Π.χ. οἱ ἐπιστολές 5 καὶ 11 ἀπευθύνονται στὸν Παναγιώτη Νικουσίο καὶ χρονολογοῦνται στὰ 1675, ἐνῶ εἶναι γνωστὸ ὅτι ὁ Νικουσίος πέθανε στὰ 1672. Ἡ ἐπιστολή 14 ἀποστέλλεται στὸν ἡγεμόνα τής Οὐγγροβλαχίας Ράδουλ βοεβόδα μὲ χρονολογία 1663, ἐνῶ ὁ Ράδουλ ἐγινε ἡγεμόνας τὸ 1664. Μεταγενέστερη προσθήκη εἶναι καὶ ἡ χρονολογία τής ἐπιστολῆς πού μᾶς ἐνδιαφέρει ἐδῶ καὶ πού εἶναι ἡ 10η τής συλλογῆς ². Ἡ ὑπαρξὴ λοιπὸν τής χρονολογίας 1661 δὲν ἔχει καμιά ἀποδεικτικὴ ἀξία καὶ ἔτσι ὁ δεύτερος ἀπὸ τοὺς δύο λόγους πού συνηγοροῦσαν γιὰ τὴν ἀνεπίσημη λειτουργία τής Σχολῆς ἤδη ἀπὸ τὸ 1661 μπορεῖ μὲ βεβαιότητα νὰ θεωρηθεῖ ὅτι ἐξέλιπε ὀριστικά ³.

Λάμπρου, Κατάλογος τῶν κωδίκων τῶν ἐν Ἀθήναις Βιβλιοθηκῶν πλὴν τής Ἐθνικῆς, *Ν. Ἑλληνομν.* 6, 1907, 476). Στὸ χφ ὁμοίως, τοῦ ὁποίου φωτογραφίες μοῦ παραχώρησε ἡ Διευθύνση τής Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας μὲ τὴν εὐγενικὴ φροντίδα τής δ. Μαρουσῶς Κωβαίου, δὲν ὑπάρχει καμιά χρονολογία.

1. Ἑλληνικά 24 (1971) σ. 73 σημ. 2, σ. 74 σχόλιο ἐπιστ. 5, σ. 76 σχόλιο ἐπιστ. 10, σ. 77 σχόλιο ἐπιστ. 14.

2. Ὁ Παρανίκας, Περὶ τής ἐν Κωνσταντινουπόλει Πατριαρχικῆς Σχολῆς, *ΠΦΣΚ* 25 (1893-94) 52 τὴν ὀνομάζει 5η ἐπιστολή καὶ ἔτσι φυσικὰ τὴν ἀναφέρει καὶ ὁ Μανούσακας, αὐτὸ ὁμοίως ὀφείλεται σὲ λάθος τοῦ Παρανίκα, βλ. Ἑλληνικά 24 (1971) 66.

3. Ἄς σημειωθεῖ ἀκόμη ὅτι στὴν ἐπιστολή αὐτὴ γίνεται λόγος γιὰ τὴν ἴδρυση ἐνὸς «φροντιστηρίου» μὲ τὴ συμμετοχὴ τοῦ Ναυπάκτου καὶ Ἀρτης Βαρθολομαίου. Κατὰ τὸν πίνακα τοῦ κώδ. τῶν Βρυξελλῶν (φ. 6r) πρόκειται γιὰ τὸ σχολεῖο τής Ἄρτας πού, ὅπως ξέρουμε, ἰδρύθηκε τὸ 1669. Πιθανότατα ταυτίζεται μὲ τὴν ἀχρονολόγητη ἐπιστολή πού δημοσίευσε ὁ Μ. Γεδεών, *Ἱστορία τῶν τοῦ Χριστοῦ πενήτων*, Ἀθήνα 1939, σσ. 186-187, σύμφωνα μὲ τὰ στοιχεῖα πού δίνει γι' αὐτὴν ὁ Μανούσακας, ὁ.π. σ. 15. Κατὰ τὸν Γεδεών, βλ. Μανούσακας, ὁ.π. σ. 15, σημ. 2, ἡ ἐπιστολή πρέπει νὰ γράφτηκε μετὰ τὸ 1663. Τὴν ἐπιστολή, ἐκτὸς ἀπὸ τοὺς κώδικες τῶν Βρυξελλῶν καὶ τής Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, τὴν παραδίδουν ἀχρονολόγητη καὶ οἱ κώδικες: 1) τής Μονῆς Παντελεήμονος ἀρ. 781 (βλ. Ἑλληνικά 24, 1971, 76) καὶ 2) τοῦ Ἑλληνικοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Κωνσταντινουπόλεως ἀρ. 10 (βλ. Ἀ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ Φιλολογικῷ Συλλόγῳ χειρογράφων βιβλίων, *Ἐπετηρὶς Φιλολογικοῦ Συλλόγου*, Παράρτημα Κ'-ΚΒ' τόμου, Ἀρχαιολογικὴ Ἐπιτροπὴ, Κωνσταντινούπολη 1892, σ. 93, ἀρ. 253. Ὁ νεότερος κατάλογος τοῦ P. Moraux, *Catalogue des Manuserits Grecs. Fonds du Syllagos* [Türk tarih kurumu yayinlarindan XII. seri-No 4], Ἀγκυρα 1964, σ. 25 δὲ δίνει ἀναλυτικὰ τις ἐπιστολές τοῦ χφ).

'Η ανεπίσημη έναρξη τῆς λειτουργίας τῆς Σχολῆς ἤδη τόσο νωρίτερα, ἀπὸ τις ἀρχές τοῦ 1661, στηρίζεται τώρα μόνο στὴν παραπάνω δήλωση τοῦ Γερμανοῦ γιὰ τὸ χρόνο διδασκαλίας του στὴ Σχολή. "Ὅτι δίδασκε ἐκεῖ ἤδη στὰ τέλη τοῦ 1662, μερικοὺς δηλ. μῆνες πρὶν ἀπὸ τὴν ἀναγγελία τῆς ἴδρυσης τῆς Σχολῆς στὶς 6 Ἰανουαρίου τοῦ 1663, εἶναι σίγουρο. Ἐπειδὴ ὅμως τὸ χρονικὸ διάστημα τῆς ανεπίσημης λειτουργίας της, ἀπὸ τις ἀρχές τοῦ 1661 ὡς τις 6 Ἰανουαρίου τοῦ 1663, εἶναι ἀρκετὰ μεγάλο, θὰ μπορούσε κανεὶς νὰ κάνει τὴν ὑπόθεση μήπως ὁ Γερμανὸς στὸ χρονικὸ διάστημα τῶν 32 μηνῶν διδασκαλίας του συνυπολόγιζε καὶ τυχὸν προγενέστερη διδασκαλία του, συνεχῆ ἢ κατὰ διαστήματα, στὴν παλιὰ Πατριαρχικὴ Σχολή, πρὶν ἐκείνη παύσει νὰ λειτουργεῖ¹. Δὲν ξέρουμε ὅμως πότε σταμάτησε νὰ λειτουργεῖ ἡ Σχολή αὐτή. Ἡ ἄποψη τοῦ Γριτσόπουλου² ὅτι ἐξακολουθοῦσε νὰ λειτουργεῖ παράλληλα πρὸς τὴ νέα Σχολή ὡς τὸ 1664³ δὲ φαίνεται νὰ δίνει τὴν ὀριστικὴ λύση στὸ θέμα.

Θεώρησα χρήσιμο νὰ γράψω τὸ σημείωμα αὐτὸ ἐπειδὴ τὸ σύντομο σχόλιό μου γιὰ τὴν ἐπιστολὴ τοῦ χφ τῶν Βρυξελλῶν (πρώην Χάλκης) ποὺ ἀφορᾷ τὸ θέμα ἦταν εὐκόλο νὰ περάσει ἀπαρατήρητο ἀπὸ ἓναν ποὺ δὲν ἀσχολήθηκε ἰδιαίτερα μὲ τὴν Πατριαρχικὴ Σχολή. Ἔτσι ἡ ἀποδοχὴ τῆς χρονολογίας 1661 γιὰ τὴν ἐπιστολὴ τοῦ Γιαννούλη—παρὰ τις βάσιμες, ὅπως ἀποδείχτηκε, ἐπιφυλάξεις τοῦ Μανούσακα—ἀπὸ μέρους τοῦ Γριτσόπουλου, ποὺ πραγματεύτηκε τελευταῖος λεπτομερικὰ τὸ ζήτημα, ἦταν φυσικὸ νὰ εἶναι παραπλανητικὴ. Παράλληλα δίνεται ἡ εὐκαιρία νὰ φανεῖ ὅτι τὸ θέμα τοῦ τέλους τῆς λειτουργίας τῆς παλαιᾶς Πατριαρχικῆς Σχολῆς ἐξακολουθεῖ νὰ παραμένει ἀνοιχτό. Ἴσως

1. Πιθανὴ διδασκαλία του στὴν Πατριαρχικὴ Σχολή πρὶν ἀπὸ τὸ 1660 δέχτηκε ὁ Κλ. Τσοῦρκας μὲ βάση τὴν ἀχρονολόγητη ἐπιστολὴ ἀρ. 4 τοῦ κώδ. 553 τοῦ Μετοχίου τοῦ Παναγίου Τάφου. Βλ. Cl. Tsourkas, *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645-1700)*, ('Ἐταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν. Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 123), Θεσσαλονίκη 1970, σ. 44. Δὲν εἶδα τὴν ἐπιστολὴ αὐτὴ καὶ δὲν ξέρω ἂν τὸ συμπέρασμα αὐτὸ εἶναι ἀσφαλές. Ὁ καθηγ. κ. Μ. Μανούσακας, ποὺ εἶχε τὴν καλὸσύνη νὰ διαβάσει τὸ χειρόγραφο τοῦ σημειώματος αὐτοῦ, πιστεύει ὅτι ἡ ὑπόθεση αὐτὴ δὲν ἀποκλείεται, δὲ βρίσκει ὅμως πολὺ πιθανὴ τὴ σύμπτωση ὁ τελευταῖος δάσκαλος τῆς παλαιᾶς Σχολῆς καὶ ὁ πρῶτος τῆς νέας νὰ εἶναι τὸ ἴδιο πρόσωπο.

2. "Ο.π. σσ. 202-203.

3. Τὴ χρονιὰ αὐτὴ ὁ Ἰω. Καρυοφύλλης ὀνομάζεται σὲ μίαν ἐπιστολὴ τοῦ Νικηφόρου Πριγγιλιέως «διδάσκαλος τῆς ἐλληνικῆς παιδείας τοῦ φροντιστηρίου» τῆς Κωνσταντινούπολης. Ὁ κ. Μανούσακας ὅμως, ποὺ εἶχε ὑποδείξει τὴν ἐπιστολὴ στὸ Γριτσόπουλο, δὲ δέχεται, ὅπως μοῦ ἀνακοίνωσε σὲ ἐπιστολὴ του, ὅτι ὁ Καρυοφύλλης ἦταν ὁ τελευταῖος δάσκαλος τῆς Πατριαρχικῆς Σχολῆς οὔτε ὅτι ἦταν συνεχῆς ἡ διδασκαλία του ἀπὸ τὸ 1640 ὡς τὸ 1664. Ἴσως ὀνομάζεται ἔτσι ἀπὸ τὸν Πριγγιλιέα, ἐπειδὴ παλαιότερα ὑπῆρξε δάσκαλος τῆς Πατριαρχικῆς Σχολῆς ἢ γιὰτὶ ἔγινε δάσκαλος γιὰ λίγο στὴ νέα Σχολή μετὰ τὸν Γερμανὸ καὶ τὸν Καλλονῆ.

νέα στοιχεῖα βοηθήσουν νὰ καθοριστεῖ ὀριστικότερα ἢ λεπτομέρεια αὐτὴ τῆς ζωῆς τῆς Πατριαρχικῆς Σχολῆς στὸ δεῦτερο μισὸ τοῦ 17ου αἰώνα.

Θεσσαλονίκη, Πανεπιστήμιο

ΝΙΚΗ ΠΑΠΑΤΡΙΑΝΤΑΦΥΛΛΟΥ-ΘΕΟΔΩΡΙΔΗ

ΓΥΡΩ ΑΠΟ ΤΗΝ ΟΡΘΟΓΡΑΦΙΑ ΤΩΝ ΛΕΞΕΩΝ

πρᾶος (πρᾶος) ΚΑΙ φιλόνομος (φιλόνομος)

*Ἄν καὶ στὶς πιὸ πολλές ἀπὸ τὶς νεότερες ἐκδόσεις ἀρχαίων ἐλληνικῶν κειμένων τὰ *πρᾶος πρᾶότης* κτλ. γράφονται χωρὶς τὸ ὑπογραμμμένο *ι* καὶ τὰ *φιλόνομος, φιλονομία* κτλ. μὲ *ι* ἀντὶ *ει*¹, κυκλοφοροῦν καὶ ἄλλες² στὶς ὁποῖες οἱ ἐκδότες, εἴτε διατηροῦν τὴν ποικιλία ποὺ ὑπάρχει στοὺς κώδικες καὶ τὰ χειρόγραφα, εἴτε—βασικὰ στὴν περίπτωση τοῦ *φιλό(ε)νομος*—υἰοθετοῦν τὴν ὀρθογραφία ποὺ ἐξυπηρετεῖ κάθε φορὰ τὴν ἐρμηνεία τους. Σκοπὸς τοῦτου τοῦ ἀρθροῦ εἶναι νὰ κάνει μιὰ κριτικὴ θεώρηση τῶν διαφορῶν ἀπόψεων καὶ νὰ δείξει πὼς ἡ ὀρθὴ γραφὴ τῶν λέξεων εἶναι *πρᾶος* καὶ *φιλόνομος*.

I

Οἱ ἀρχαῖοι γραμματικοί, παρατηρεῖ ὁ Kühner³, δέχονται ὡς ὀρθὸ τὸ *πρᾶος* μὲ τὸ ὑπογραμμμένο *ι* καὶ τοῦτο παρὰ τὴν ἀδιάσειστη μαρτυρία τῶν ἀττικῶν ἐπιγραφῶν ποὺ ἔχουν ΠΡΑΟΣ, ΠΡΑΟΤΗΣ κτλ. Τὸ ὑπογραμμμένο *ι*, συνεχίζει, δικαιολογεῖται μόνο στὴν περίπτωση ποὺ τὸ *πρᾶος* ἐξελίχτηκε ἀνάλογα μὲ τὰ ἐπίθετα σὲ *-ιος*, ἐνῶ, ἂν προέκυψε ἀπὸ τὸν τύπο *πρᾶϋς*, τὸ ὑπογραμμμένο *ι* εἶναι σφάλμα.

Ὁ πατριάρχης Φώτιος γράφει στὸ Λεξικό του⁴ ὅτι οἱ ὀρθοὶ ἀττικοὶ τύποι τῶν λέξεων ἦταν «πράως, οὐ πραέως· καὶ πρᾶον οὐ πραύ καὶ πρᾶος οὐ πραϋς», ἀλλὰ στὸ *Θησαυρὸ* τοῦ Στεφάνου ἔχουμε καὶ μιὰ ἐπιφυλακτικότερη γνώμη.

1. Βλ. τοὺς περισσότερους συγγραφεῖς στὶς σειρὲς—καὶ ἰδιαίτερα στὶς νεότερες ἐκδόσεις—Oxford Classical Texts (π.χ. Λουκιανός, 1972 κ.έ.) καὶ Teubner. Πρβ. ἐπίσης καὶ Liddell-Scott-Jones-McKenzie, *Greek-English Lexicon*, (Oxford 1940⁹) στὶς λέξεις *πρᾶος, φιλονομία*.

2. Ἡ σειρά Budé π.χ. ὅσον ἀφορᾷ τὰ *πρᾶος πρᾶότης* στὸν Πλάτωνα καὶ Πλούταρχο. Ἄλλ' ἐνῶ οἱ *Βίοι* τοῦ Πλουτάρχου στὴν ἴδια σειρά ἔχουν *φιλόνομος, φιλονομία* κτλ., οἱ ἐκδότες τῶν *Ἡθικῶν* προτιμοῦν τὰ *φιλόνομος, φιλονομία* κτλ.

3. R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, Hannover 1890, 533.

4. *Photii Patriarchae Lexicon*, ἐκδ. S. A. Naber, Leiden 1864-5, 103 λ. *πράως*.

Ἐφόσον συνυπάρχουν καὶ οἱ δύο τύποι «πραῦς autem an πρᾶος Atticis familiarius fuerit, exploratu difficile»¹.

Ἐκ τῆν ἄλλῃ πάλι μεριά οἱ ἀντίστοιχες σανσκριτικὲς καὶ γοτθικὲς λέξεις φαίνεται νὰ εὐνοοῦν τὴ γραφὴν *πρᾶος*², γιὰ αὐτὸ καὶ ὁ Curtius δέχεται τὴ γνώμη τῶν Borp καὶ Pott ὅτι τὸ ι τοῦτο ὑπῆρχε ἀρχικὰ μπροστὰ ἀπὸ τὸ υ τοῦ *πραῦς*, γιὰ νὰ ἐκπέσει ὁμοῦς ἀργότερα χωρὶς νὰ ἀφήσει ἴχνη τῆς προηγούμενης παρουσίας του³. Ἡ ἄποψη αὕτη εἶναι εὐλογοφανὲς καὶ ἔχει υἱοθετηθεῖ ἀπὸ πολλοὺς ἄλλους φιλόλογους⁴, ἀλλὰ τὸ βέβαιον εἶναι πῶς ἡ λέξις *πρᾶος* προῆλθε ἀπὸ τὸν παλαιότερον τύπον *πραῦς*, (ἰων. *πρηῦς*), ὁ ὁποῖος, εἴτε εἶχε κάποτε ἓνα ι μπροστὰ ἀπὸ τὸ υ, εἴτε ὄχι, πουθενὰ δὲν ἀπαντᾷ μ' αὐτὸ ὡς *πραῖος*. Σωστὰ, ἐπομένως, παρατηρεῖ ὁ Schwyzer ὅτι, ὅσο κι ἂν ἡ προέλευσις τοῦ *πρᾶος* ἀπὸ τὸ *πραῦς* εἶναι σκοτεινὴ, τὸ ὑπογραμμένο ι σ' αὕτη τὴν περίπτωσι δὲν ἐξηγεῖται ἱκανοποιητικὰ⁵.

Οἱ Debrunner⁶ καὶ Chantraine⁷ ἐξ ἄλλου πιστεύουν πῶς τὸ ὑπογραμμένο ι τοῦ *πρᾶος* εἶναι μιὰ δευτερογενὲς ἐξέλιξις ἐπηρεασμένη ἀναλογικὰ ἀπὸ τὸ συγκριτικὸν *ῥᾶων*. Ἡ συσχέτισις αὕτη ὀφείλεται βέβαια στὸ γεγονός ὅτι καὶ τὸ ἐπίθετον *πρᾶος* μποροῦσε νὰ σημαίνει «εὐκόλος»⁸ καὶ ὅπως φαίνεται σ' ἀρκετὰς περιπτώσεις τὰ δύο αὐτὰ ἐπίθετα, καθὼς καὶ τὰ ἀντίστοιχα ἐπιρρήματα καὶ ἀφηρημένα τους οὐσιαστικά (*πραότης-εὐκολία*) συνδέονται στενότερα μεταξὺ τους⁹. Ἀλλὰ πιὸ εὐλογη καὶ πιθανὴ φαίνεται, κατὰ τὴ γνώμη μας, ἡ θεωρία τοῦ Egli¹⁰ σύμφωνα μὲ τὴν ὁποία ἡ λέξις *πρᾶος* προέκυψε ἀπὸ τὴ λέξις *πραῦς*

1. *Thesaurus Graecae Linguae*, ἔκδ. Hase-Dindorf, Paris 1831-65, VII, 1562.

2. Σανσκριτ. *prijas*=ἀγαπητός, εὐχάριστος· *pritis*=φίλος. Γοτθ. *frijon*=ἀγαπᾶν, ἀρέσκεισθαι. Βλ. λ. *πρᾶος* στὰ ἐτυμολογικὰ λεξικά τῶν E. Boisacq (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Heidelberg 1907) καὶ J. B. Hoffmann (*Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*, München 1950) καὶ πρβ. G. Curtius, ὑποσημ. 7.

3. G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1879⁵, 283.

4. Βλ. Boisacq ὁ.π., Hoffmann ὁ.π., καὶ J. H. H. Schmidt, *Synonymie der griechischen Sprache*, Lipsiae 1876, III, 76.

5. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, München 1939, I, 574i.

6. A. Debrunner, *Indogermanische Forschungen*, Berlin 1922, 40,13 κ.έ.

7. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968, 934.

8. Βλ. *Etymologicum Gudianum*, ἔκδ. F. G. Sturz, Lipsiae 1818, 478,31: «πρᾶος παρὰ τὸ ρῆον ὁ σημαίνει τὸ εὐκόλον. ἔχει δὲ τὸ ἰῶτα». Πρβ. ἐπίσης *Suda*, ἔκδ. A. Adler, Stuttgart 1928-35, IV, 190 καὶ *Etymologicum Magnum*, ἔκδ. T. Gaisford, Oxford 1848, 686,25.

9. Βλ. Πλάτων. Ἰαπ. Ἐλάτ. 364 D: «ἀλλὰ μοι πειρῶ πρᾶως τε καὶ εὐκόλως ἀποκρίνεσθαι». Πλουτάρχ. Ἡθικὰ 608 D: «αὐτὴ δὲ καὶ φύσει θαυμαστὴν ἔσχε εὐκολίαν καὶ πραότητα». Βλ. ἐπίσης Ἡθικὰ 100 D, 462 C, Κράσιος 3,6, Σύλλας 6,15, Ξενοφών. Ἀπομν. 4,8,1-2, Πλάτων. Ἐπιπ. 989 B, Σοφιστ. 217 D, Κρίτων 43 B.

10. J. Egli, *Heteroklisis im Griechischen mit besonderer Berücksichtigung der Fälle von Gelenkheteroklisis*, Zürich 1954, 100 κ.έ.

ὡς ἐξῆς: Πραῦς-πραέως-πράως-πρᾶος. Αὐτὴ ἡ ἐξέλιξη ὑποστηρίζεται ἐπίσης ἀπὸ τὸν Frisk¹, ὁ ὁποῖος μάλιστα μάχεται τὴν ἀποψη τοῦ Debrunner, καὶ τὸν Marinone², ἐνῶ ἡ θεωρία τῆς προέλευσης τοῦ πρᾶος ἀπὸ τὸ πραῦς³ θὰ μπορούσε νὰ ἐνισχυθεῖ μὲ τὴ παρατήρηση ὅτι καὶ τὸ θηλυκὸ πραεῖα⁴ δὲν μπορεῖ παρὰ νὰ προϋποθέτει ἀναγκαστικὰ ἀρσενικὸ τύπο πραῦς.

II

“Ὅσον ἀφορᾷ τις λέξεις φιλό(ε)ικος, φιλον(ε)ικία κτλ.⁵ στοὺς κώδικες καὶ τὰ χειρόγραφα ὑπάρχουν καὶ οἱ δύο γραφές, ἀλλὰ χωρὶς καμιά σημασιολογικὴ συνέπεια.” Ἔτσι συχνὰ βρίσκουμε -νικ- ἐκεῖ πού θὰ περιμέναμε -νικ- καὶ τὸ ἀντίστροφο. Γιὰ νὰ περιοριστοῦμε σὲ λίγα ἐντυπωσιακὰ παραδείγματα ἀπὸ τὴ *Ρητορικὴ* τοῦ Ἀριστοτέλη⁶, σὲ ὀρισμένους κώδικες τοῦ παραπάνω ἔργου διαβάζουμε ὅτι οἱ νέοι εἶναι μᾶλλον «φιλόνεικοι· ὑπεροχῆς γὰρ ἐπιθυμεῖ ἢ νεότης, ἢ δὲ νίκη ὑπεροχὴ τις» (1389a12). Λίγο πρὶν ἐπίσης ὑποστηρίζεται ὅτι «καὶ τὸ νικᾶν ἡδὺ οὐ μόνον τοῖς φιλονεικοῖς ἀλλὰ πᾶσιν» (1370β33), ἐνῶ ἀκόμα πιὸ πρὶν ὁ Ἀριστοτέλης παρατηρεῖ πὼς ὁ καθένας θεωρεῖ ὡς καλὸ αὐτὸ πού προσιδιάζει στὸ χαρακτήρα του, «οἶον οἱ φιλόνεικοι, εἰ νίκη ἔσται» (1363 β I)⁷. Ἀντίστροφα στὸν Λυσία 3,43 βλέπουμε πὼς ὀρισμένοι ἄνθρωποι

1. H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1960, II, 588.

2. N. Marinone, *Grammatica Graeca*, Milano 1959, 110,4.

3. Ἀντίθετα ὁ Γιάνναρης (A. N. Jannaris, *An Historical Greek Grammar*, London 1897, σσ. 143, 480) θεωρώντας τὸν τύπο *πραεῖς* ὡς τὸν κανονικὸ πληθυντικὸ τοῦ *πρᾶος*, πιστεύει πὼς τὸ *πραῦς* προήλθε ἀπὸ τὸ *πραεῖς*. Κι ὑποστηρίζει ἀκόμα πὼς οἱ νεοελληνικὲς λέξεις *πραγὸς*, *πραγὸν*, *πραγεῖα* (βλ. καὶ Γ. Χατζιδάκι, *Μεσαιωνικὰ καὶ Νέα Ἑλληνικά*, Ἀθήναι 1907, II, 111,30) ὑποδηλώνουν ὅτι ὁ ἐνικός *πρᾶος* ποτὲ δὲν ἐξαφανίστηκε ἀπὸ τὴ λαϊκὴ λαλιά. Ἐδῶ ὅμως πρέπει νὰ σημειώσουμε ὅτι, σήμερα τουλάχιστο, οἱ παραπάνω λέξεις δὲν εἶναι καθόλου συνηθισμένες στὸν κοινὸ προφορικὸ λόγος.

4. Ἄν καὶ σπάνιο, μαρτυρεῖται ἀκόμα καὶ θηλυκὸ *πρᾶος*. Γιὰ πρώτη φορὰ ὁ τύπος ἀπαντᾷ στὸν Πλούταρχο. (*Ἠθικά* 168 D: «πράω δεισιδαιμονία»). Στὸν Δίωνα Χρυσόστομο ἐπίσης γίνεται λόγος γιὰ «πρᾶον... ψυχὴν» (1,20), ἐνῶ στὸν Ἀλιέα 24 τοῦ Λουκιανοῦ ἡ φιλοσοφία χαρακτηρίζεται «ἡμερος καὶ πρᾶος». Ὁ συγκριτικὸς *πραοτέρα* ὅμως μαρτυρεῖται ἀπὸ τὸν 5ο π.Χ. αἰώνα. Βλ. Ἀριστοφ. *Εἰρήνη* 998 (... καὶ συγγνώμη... πραοτέρα), Πλάτων. *Νόμοι* 815E (πραοτέρας ἡδονάς), Ἀριστοτέλ. *Πολιτικά* 1276a23 (πραοτέραν... ἀπορίαν).

5. Γιὰ τὴν ἀντιδικία γύρω ἀπὸ τὴν ὀρθογραφία τῶν παραπάνω λέξεων μεταξὺ παλαιότερων φιλολόγων καὶ ἐκδοτῶν, βλ. τὴ σχετικὴ διαπραγμάτευση τοῦ θέματος ἀπὸ τὸν L. Schmidt σὲ ἐκτενὴ ὑποσημείωση τοῦ ἔργου του *Die Ethik der Alten Griechen*, Berlin 1882, 387 κ.έ.

6. Βλ. καὶ *LSJ*⁹, σ. 1938α.

7. Βλ. ἐπίσης καὶ 1368β21 ὅπου ὁ «φιλόνεικος» συμπεριφέρεται ἄδικα «διὰ νίκην» καὶ πρβ. Πλουτ. *Ἠθικά* 724B, ὅπου σύμφωνα μὲ τὴ γραφὴ ἐνδὲς χειρογράφου ὁ Ἀπόλλωνας εἶναι «φιλαθλος...καὶ φιλόνεικος...θεός», παρὰ τὸ γεγονὸς ὅτι ἡ ἰδέα τῆς νίκης διακρίνεται

τραυματίζονται «ἐκ μέθης καὶ φιλονικίας», ἐνῶ στὸν Δημοσθένη 9,14 γίνεται λόγος γιὰ «τὴν πρὸς ἀλλήλους ἔριν ... καὶ φιλονικίαν» τῶν Ἀθηναίων. Ὁ Δημοσθένης ἐπίσης ἀναφέρει «τὰς ... φιλονικίας» σὰν ἓνα ἀπὸ τὰ ἀναπόφευκτα πολιτικά νοσήματα κάθε πόλης (18,246), ἐνῶ σ' ὀρισμένους κώδικες τοῦ Ἀγησιλάου τοῦ Πλουτάρχου διαβάζουμε ὅτι ὁ Λυκοῦργος ἐνστάλαξε στοὺς Σπαρτιάτες «τὸ φιλόνικον καὶ φιλότιμον» (5,5), καὶ τοῦτο παρὰ τὸ γεγονός ὅτι τὸ *φιλόνικον* ἐδῶ συνδέεται φανερότατα μὲ τὴ λέξη *νεῖκος* λίγο παραπάνω ¹.

Ἡ προβληματικὴ αὐτὴ ἀσυνέπεια ἀνάγκασε τοὺς περισσότερους ἀπὸ τοὺς παλαιότερους φιλόλογους ν' ἀκολουθοῦν τὴ συμβουλὴ τοῦ G. Dindorf στὸ *Θησαυρὸ* τοῦ Στεφάνου, σύμφωνα μὲ τὴν ὁποία «*utra igitur recta sit scriptura, non ex codicum auctoritate, sed loci cuiusque sententia judicandum est*» ². Ἡ θέση αὐτὴ ὅμως δὲν μπορεῖ παρὰ νὰ εἶναι ἐλάχιστα ἱκανοποιητικὴ, ἀφοῦ στὴν πραγματικότητά ἀποφεύγει τὴν οὐσία τοῦ προβλήματος καὶ ἐξαρτᾷ τὴν ἀντιμετώπισή του ἀπὸ τὴν προσωπικὴ ἑρμηνεία τοῦ κάθε ἐρευνητῆ ³. Γιὰ μᾶς πάντως ὑπάρχουν ἰσχυροὶ λόγοι ποὺ μποροῦν νὰ πείσουν πὼς ὁ σχηματισμὸς τῶν συνθέτων *φιλόνικος-νικία* κτλ. ἐγινε μὲ βᾶση τὴν ἰδέα τῆς *νίκης* καὶ ὄχι τοῦ *νεῖκος*, ἡ ὁποία εἶναι δευτερογενής, μιὰ καὶ εἶναι ἀπλὸ παράγωγο τῆς ἰδέας τῆς *νίκης* ⁴.

Πρῶτα-πρῶτα πρέπει νὰ ἐπικαλεστοῦμε τοὺς νόμους ποὺ διέπουν τὴν ἐλληνικὴ σύνθεση. Ἐὰν τὸ δεύτερο συνθετικὸ τοῦ *φιλό(ε)νικος* ἦταν τὸ οὐδέτερο «νεῖκος», ἡ σύνθετη λέξη ἔπρεπε νὰ εἶναι *φιλονεικίης*, ὅπως φαίνεται κυρίως ἀπὸ τὰ *πολυνεικίης ἀμφινεικίης*, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ ἄλλα ἐπίθετα ποὺ σχηματίστηκαν μὲ παρόμοιο τρόπο, ὅπως τὰ *πολυτελής* (*τέλος*), *εὐγενής* (*γένος*) κτλ. ⁵.

Ἐκάθαρα στὰ συμφραζόμενα. («τῆς εἰς τὸ νικᾶν καὶ κρατεῖν δυνάμειος τῷ θεῷ τούτῳ πλεῖστον μέτεστιν» -724 D).

1. «...καθάπερ γὰρ οἱ φυσικοὶ τὸ νεῖκος οἴονται καὶ τὴν ἔριν εἰ τῶν ὄλων ἐξαιρεθείη, στῆναι μὲν ἂν τὰ οὐράνια, παύσασθαι δὲ πάντως τὴν γένεσιν καὶ κίνησιν... οὕτως ἔοικεν ὁ Λακωνικὸς νομοθέτης ὑπέκκαυμα τῆς ἀρετῆς ἐμβαλεῖν εἰς τὴν πολιτείαν τὸ φιλόνικον καὶ φιλότιμον»· πρβ. ἐπίσης A. Wardman, *Plutarch's Lives*, London 1974, 120.

2. *ThGL*, VIII, 864A.

3. Ὁ I. H. Bremius, (*Isocratis orationes commentariis instructae*, Gothae 1831, I, 199) ἐπισημαίνει εὐστοχα ὅτι «*difficillimum autem esse quod singulis locis voluerit scriptor perspicere veramque lectionem eligere per se patet*». Ὁ ἴδιος δεχόταν δύο διαφορετικὲς λέξεις ἀπὸ τίς ὁποῖες ἡ μιὰ συνδεόταν μὲ τὸ «νεῖκος» καὶ ἡ ἄλλη μὲ τὴ «νίκη», καὶ ἔτεινε νὰ πιστεῖται ὅτι μολονότι ἡ ἰδέα τοῦ ἀνταγωνισμοῦ ἐκφραζόταν καὶ ἀπ' τίς δύο, ἡ λέξη *φιλονεικία* εἶχε μιὰ ἄσχημη ἐννοιολογικὴ ἀπόχρωση ποὺ ἔλειπε ἀπὸ τὴ λέξη *φιλονικία*. Πρβ. ἐπίσης καὶ Schmidt, ὁ.π., 196.

4. Βλ. παρακάτω καὶ ἰδιαίτερα σ. 369, ὑπόσημ. 1.

5. Βλ. καὶ τίς παρατηρήσεις τοῦ P. Meyer στὰ Προλεγόμενα τῆς ἐκδόσεως τοῦ Πλατωνικοῦ Ἀλκιβιάδῃ I ἀπὸ τὸν M. Schanz, Lipsiae 1882, VI, σ. VII.

Θὰ μπορούσε βέβαια ν' ἀντιτείνει κανένας ἐδῶ ὅτι τὰ ἐπίθετα ἄκυρος (κῦρος), δύσριγος (ρῖγος), δωδεκάσκυτος (σκῦτος), ἀξιόμισος, φιλόμισος (μῖσος), φιλόσμηνος (σμῆνος) παραβιάζουν τὸν κανόνα τῆς ἐλληνικῆς σύνθεσης, ἀλλ' ἡ σπανιότητά τους μπορεῖ νὰ σημαίνει τὴν ἐξαίρεση ποὺ τὸν ἐπιβεβαιώνει. Ὁ Χατζιδάκις πάντως παρατηρεῖ σχετικὰ ¹ ὅτι ἐκτὸς ἀπὸ τὸ ἐπίθετο «ἄκυρος», ποὺ σχηματίστηκε ἀναλογικὰ μὲ τὰ («ἄνομος» «παράνομος»), ὅλα τὰ ἄλλα προαναφερθέντα σύνθετα εἶναι μεταγενέστερα. Κι ὅπως ὅποτε ὅσον ἀφορᾷ τὶς σύνθετες λέξεις μὲ πρῶτο συνθετικὸ τὸ -φιλο- ὁ Meyer ἔχει ἀποδείξει ² πὼς ὅσες συνδέονται μὲ οὐδέτερα ὀνόματα ποὺ λήγουν σὲ -ος «ubique -us syllaba terminantur».

Τὸ θηλυκὸ «νείκη» ἐξᾴλλου, ὡς παράλληλος τύπος τοῦ οὐδετέρου «νεῖκος», θὰ ἐπέτρεπε βέβαια, ὡς δεῦτερο συνθετικὸ, τὸ σχηματισμὸ τοῦ φιλό-νεικος, ἀλλ' οἱ ἀρχαῖες μαρτυρίες μας γι αὐτὴ τὴ λέξη ἀμφισβητοῦνται σοβαρὰ ³, ἐνῶ ἡ σχετικὴ σιωπὴ τῶν ἀρχαίων γραμματικῶν πάνω σ' αὐτὸ τὸ θέμα φαίνεται νὰ ὑποδηλώνει πὼς, τουλάχιστο στὴν ἐποχὴ τους, ἡ γραφὴ τῶν λέξεων φιλόνηκος, φιλονικία κτλ. δὲν προκαλοῦσε ἰδιαιτέρες ἀμφισβητήσεις ⁴.

1. Γ. Χατζιδάκι, *Γλωσσολογικαὶ ἔρευναι*, Ἀθήναι 1934, Α, 441.

2. Ὁ.π., σ. 367, ὑποσημ. 5.

3. Βλ. Αἰσχύλ. *Ἀγαμέμνων* 1377-8 ὅπου ἡ Κλυταμνήστρα λέει: «ἐμοὶ δ' ἀγὼν ὄδ' οὐκ ἀφρόντιστος πάλαι/ν(ε)ίκης παλαιᾶς ἤλθε, σὺν χρόνῳ γε μὴν». Μολονότι στοὺς κώδικες ὑπάρχει *νίκης*, ἡ διόρθωση τοῦ Heath σὲ *νείκης*, γιὰ μιὰ καλύτερη συμφωνία μὲ τὰ συμφραζόμενα ἔχει υἱοθετηθεῖ ἀπὸ πολλοὺς ἐκδότες τοῦ *Ἀγαμέμνονα*. Βάση τῆς διόρθωσης τοῦ Heath εἶναι βέβαια ὁ Ἡρωδιανός, κατὰ ποὺ συνήθως ἀποσιωπᾶται, (*Grammatici Graeci*, ἐκδ. Α. Lentz, Lipsiae 1867, III,1,317,8: *νείκη* ἢ *φιλονικία* ἐκ τοῦ *νεῖκος*. Πρβ. ἐπίσης *Etyim. Magn.* 276,3 καὶ *Suda*, III,458: *νείκη* ἢ *φιλονικία*), ἀλλὰ βλ. ἀκόμη καὶ τὶς ἀναλόγους ἐκδόσεις τῶν C. J. Blomfield, London 1832, A. W. Verrall, London 1904, καὶ κυρίως τὶς πολὺ εὐστοχες παρατηρήσεις τοῦ F. Paley, ὁ ὁποῖος ἐρμηνεύοντας τοὺς παραπάνω στίχους ὑπερασπίζεται πειστικὰ τὴ παραδομένη γραφὴ *νίκης*. (*The Tragedies of Aeschylus*, London 1870). Στὸν Ὀρέστη 1679 τοῦ Εὐριπίδη ἐξᾴλλου μόνο ὁ M ἔχει *ανείκας* τε διαλύεσθαι ἀντὶ τοῦ *ανείκους* ὄλων τῶν ἄλλων χειρογράφων. (Βλ. καὶ ἐδῶ τὶς παρατηρήσεις τοῦ Paley στὴ δική του ἐκδοσὴ τοῦ Ὀρέστη, London 1880). Τέλος ἡ γραφὴ *νείκη* σὲ κάποια ἐλεγεῖακὴ ἐπιγραφή ποὺ μνημονεύει ὁ Παυσανίας (5,2,5: Σισυφίαν δὲ μολεῖν χθὼν' ἐκόλυεν ἀνέρα *νείκη*/ἄμφι Μολιονιδᾶν οὐλομένῳ θανάτῳ) φαίνεται νὰ εἶναι ἐνάντια στὸ *νίκη* ὄλων τῶν κωδίκων. (Βλ. σχετικὰ τὸ κριτικὸ ὑπόμνημα τοῦ H. Hitzig στὴν ἐκδοσὴ τοῦ Παυσανία, Leipzig 1901). Μολταῦτα ὁ παράλληλος τύπος *νείκη* γίνεται ἀκόμη ἀποδεκτὸς ἀπὸ τοὺς Schmidt (ὅ.π., 387) καὶ G. Stallbaum στὴν ἐκδοσὴ τοῦ Πλάτωνα (Gothae 1861, II,1, 274-5. Πρβ. καὶ τόμ. III,2, σ. 207), ἀλλ' ἀπορρίπτεται ἀπὸ τὸν Schanz (ὅ.π. σ.367, ὑποσημ. 5), J. Adam, *The Republic of Plato*, Cambridge 1907, II,343 καὶ ἄλλους. Βλ. ἐπίσης σ. 369 ὑποσημ. 1.

4. Ὁ Ἡρωδιανός ὅμως φαίνεται πὼς δεχόταν καὶ τὶς δύο γραφές. Ἔτσι στὸ *Grammatici Graeci* III,2,445,5 διαβάζουμε: «τὸ φιλόνηκος ἐπὶ τοῦ τὴν νίκην φιλοῦντος, τὸ δὲ φιλονεῖκος διὰ διφθόγγου, ἀλλὰ καὶ ἡ διὰ χειρῶν μάχη». Ἄλλη ἀρχαία μαρτυρία ποὺ ν' ἀφορᾷ

Ἄλλωστε οἱ σημασίες «διαμάχη», «ἔρις», «ἐριστικότητα», «ἀμίλλα», «ἀνταγωνισμός» κ.τ.δ., πάνω στίς ὁποῖες στηρίζεται ἡ ὀρθογραφία *φιλονεικία*, προκύπτουν μὲ ἀπόλυτα φυσικὸ τρόπο ἀπὸ τὴν ἐπιθυμία τῆς νίκης¹ καὶ ἐπομένως οἱ νεότεροι φιλόλογοι καὶ ἐκδότες ὀρθὰ τείνουν νὰ υἱοθετοῦν τὴ γραφὴ *-νικ-* σ' ὅλα τὰ κείμενα τῆς ἀρχαίας γραμματείας.

Ὅπως παρατηρεῖ κι ὁ Βερναρδάκης στὸ σχετικὸ λῆμμα τοῦ λεξικοῦ τοῦ², ἡ ἀρχικὴ γραφὴ τῶν λέξεων *φιλό(ε)νομος*, *φιλον(ε)μικία* κτλ. ἦταν μὲ *ι*, ἀλλὰ καθὼς οἱ λέξεις αὐτὲς ἀποκοτοῦσαν μὲ τὸν καιρὸ τίς ἔννοιες τοῦ ἀνταγωνισμοῦ καὶ τῆς ἔριδας «ἐνεκα τοῦ παρομαρτοῦντος τῆ νίκης ἀγῶνος καὶ ζήλου καὶ ἀμίλλης», δημιουργήθηκε βαθμιαῖα τὸ αἴσθημα ὅτι τὸ δεῦτερο συνθετικὸ τῶν παραπάνω συνθέτων ἦταν τὸ «νεῖκος» καὶ ὄχι ἡ «νίκη»³. Κι ἀπὸ δῶ ἀκριβῶς ξεκινάει ἡ εἰσαγωγὴ τοῦ *-νικ-*, ποῦ δικαιολογεῖται κατὰ κάποιον τρόπο σὲ μεταγενέστερους συγγραφεῖς⁴, στοὺς κώδικες τῶν κειμένων καὶ τῶν ἀρχαιότερων ἐπίσης συγγραφέων.

Ἄνεξάρτητα πάντως ἀπ' αὐτὴ τὴν ἐξέλιξη, ποῦ φαίνεται ν' ἀνταποκρίνεται πέρα γιὰ πέρα πρὸς τὴν πραγματικότητα, ἡ ὑποκατάσταση τοῦ *ι* μὲ τὸ *ει*, ποῦ δείχνει ἀναμφίβολα μίαν περισσότερο ἀνοιχτὴ προφορὰ τοῦ φωνήεντος *σ'* ὁ-

τὴν ὀρθογραφία τῆς λέξης *φιλονικία* δὲν ὑπάρχει, ἐκτός ἀπὸ δυὸ ταυτόσημες παρατηρήσεις τοῦ σχολιαστῆ ἀπ' τὴ μιά μεριά καὶ τοῦ νεοπλατωνικοῦ Ὀλυμπιόδωρου ἀπὸ τὴν ἄλλη πᾶνω στὸν Πλατωνικὸ *Ἀλκιβιάδην* I, 122 C. («εἰ δ' αὖ ἐβελήσεις εἰς σωφροσύνην τε καὶ κοσμιότητα ἀποβλέψαι καὶ ... φιλονικίαν καὶ φιλοτιμίαν τὰς Λακεδαιμονίων...»). Ὁ ἀρχαῖος σχολιαστὴς παρατηρεῖ: «σημειῶσαι φιλονικίαν διὰ τοῦ *ι*, τὴν φίλαν τῆς νίκης». Καὶ ὁ Ὀλυμπιόδωρος, ἐκδ. L. G. Westerink, Amsterdam 1956, σημειώνει: «τὸ δὲ φιλονικίαν διὰ τοῦ *ι* γραπτέον, ἔχαιρον γὰρ τῆ νίκης». Πρβ. καὶ Χατζιδάκι, ὁ.π., 439.

1. Βλ. Schanz, ὁ.π., IX: «quam igitur significationem ex *φιλόνομος* elicere studebant interpretes, ea elicenda est ex verbo *φιλόνομος*; et cum is qui *φιλονικεῖ* victoriae cupidus alios superare, se ipsum extollere enitatur, quis est qui neget ex tali studio contentionem, aemulationem, invidiam, rixam emanare?». Ἀνάλογη καὶ ἡ ἐπιχειρηματολογία τοῦ Χατζιδάκι, ὁ.π., 439 «...ἀπὸ τῆς ἐννοίας τοῦ ἀγαπᾶν, φιλεῖν, στέργειν... εἰς τὴν σημασίαν τοῦ ἐπιμόνως, πάσῃ δυνάμει, πάσῃ τέχνῃ καὶ μηχανῇ, θεμιτῶς καὶ ἀθεμίτως ἐπιδιώκειν τὴν νίκην, ὅτε ἴδιχα ἐν συζητήσεσιν ἰσοῦται τῷ φίλει, δύσερις, ἐριστικός κ.τ.λ.». Βλ. ἐπίσης καὶ Adam, ὁ.π. «ὁ ἔραστῆς τῆς νίκης πρέπει νὰ ἀγαπᾶει καὶ τὴ μάχη: non sine pulvere palma». Γιὰ τὴν ὀρθογραφία τῶν *φιλονικία*, *φιλόνομος* κτλ. στὸ Πλατωνικὸ κείμενο βλ. ἐπίσης E. R. Dodds, *Gorgias*, Oxford 1959, 213-4 καὶ A. E. Taylor, *Timaeus*, Oxford 1928, 502. Τέλος πρβ. καὶ C. C. Cobet στὴ *Mnemosyne* 2 (1874) 301.

2. Γ. Βερναρδάκη, *Λεξικὸν Ἑρμηνευτικόν*, Ἀθῆναι 1918, 1161.

3. Βλ. καὶ σ. 370, ὑπόσημ. 4.

4. «Δικαιολογεῖται», βέβαια, εἶναι τρόπος τοῦ λέγειν, γιατί ὅπως σωστὰ διδάσκει ὁ Χατζιδάκις (ὁ.π., 439), ἀν ἀλλάξει ἡ σημασία μιᾶς λέξης τόσο ὥστε νὰ γίνῃ συνώνυμη μιᾶς ἄλλης δὲν ἀλλάζει ἀνάλογα καὶ ἡ ὀρθογραφία τῆς. Ὅσο γιὰ τὸ «νεῖκος», ὁ ἴδιος παρατηρεῖ (ὁ.π.) πὼς ἡ λέξη αὐτὴ ἀπαρχαιώθηκε πολὺ νωρὶς στὴν ἐλληνικὴ γλῶσσα καὶ γι' αὐτὸ δὲν ὑπάρχουν πολλὰ σύνθετα μ' αὐτὴ.

ρισμένες περιοχές, είναι πάρα πολύ συνηθισμένη στα μεταχριστιανικά έλλη- νικά κείμενα, ιδιαίτερα μάλιστα σε κύρια όνόματα που παράγονται από το *νίκη*, όπως διδάσκει ο Meisterhans¹. Παραπέμποντας στο έργο του Meisterhans ο Adam² αναφέρει ότι «ἀκόμη και ἐνείκων και παρόμοιοι τύποι άπαν- τούν σε μεταγενέστερες έπιγραφές (π.χ. C.I.G. 1585)»³, ενώ υποστηρίζει πώς στην περίπτωση του *φιλόνεικος* ή λαθεμένη γραφή *-νεικ-* καθιερώθηκε στην εποχή του Πλουτάρχου και φέρνει για παράδειγμα τον *Ἀρησίλαο* 5,5⁴. "Όμως ή έκδοση του *Φίλωνα* από τους Cohn και Wendland, όπου ή γραφή *-νικ-* φαίνεται να λείπει άπ' όλα τα χειρόγραφα του συγγραφέα, μάς οδηγεί σε πιό παλιούς χρόνους.

Πάντως, μολονότι με τον καιρό επικράτησε ή όρθογραφία *φιλόνεικος*, *φιλο- νεικία*, ή άρχική γραφή με το ι δεν εξαφανίστηκε, αλλά συνέχισε να υπάρχει ακόμα και σε συμφραζόμενα που περιείχαν φανερά τη σημασία τής διαμάχης ή τής άμιλλας⁵. Έτσι σε μια έπιγραφή από το τέλος του 2ου αιώνα π.Χ. δια- βάζουμε: «τῆς δέ προθέσεως ήμῶν μη τελειουμένης δια το υπερβαλλόντως αὐτούς τήν πρὸς ἀλλήλους φιλονικίαν ἐνεστάσθαι» (SIG³ 685,35)⁶. Κι όχτώ περίπου αιώνες άργότερα ένας πάπυρος του 6ου αιώνα μ.Χ. αναφέρεται σε μια διαμάχη ανάμεσα σε κάποιον καλόγερο και το γραμματέα του ως εξής: «ἐπιδὲ φιλονικία γέγονε μεταξύ Παπνουθίου τοῦ μονάζοντος και γραμματέως» (Πάπ. Ὁξύρ. CLVII, 1). Τα παραπάνω παραδείγματα ενισχύουν, νομίζουμε, την άποψη ότι, όσον άφορᾷ την όρθογραφία τῶν λέξεων *φιλόνεικος*, *φιλονικία* κτλ., οδηγούμαστε είτε σ' άδιέξοδο είτε στην άθαιρεσία, εκτός αν δεχτούμε ως όρθή τη γραφή που υπαγορεύει και ή άρχική τους σημασία, από την όποία άλλωστε σημασία οι διάφορες άλλες συνδηλώσεις τῶν παραπάνω λέξεων προ- κύπτουν λογικά, φυσικά και άβίαστα.

Ρέθυμνο, Πανεπιστήμιο

ΑΝΑΣΤΑΣΙΟΣ Γ. ΝΙΚΟΛΑΪΔΗΣ

1. K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, Berlin 1900, 49.

2. "Ό.π. τέλος ύποσημ. 3 στη σ. 368.

3. Για το ίδιο θέμα βλ. επίσης και F. Blass, A. Debrunner, F. Rehkopf, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1976, 13.

4. Βλ. παραπάνω σ. 367 και ύποσημ. 1. Έδώ όμως πρέπει να σημειώσουμε πώς το *-νεικ-* του αναφερόμενου χωρίου, το όποιο δείχνει και την όρθότητα τής γνώμης του Βερναρδάκη (βλ. σ. 369), δεν είναι όπωσδήποτε λάθος του Πλουτάρχου, καθότι τα συμφραζόμενα ύποδη- λώνουν ότι ο Πλούταρχος συνέδεε πραγματικά εδώ το *φιλόνεικον* με το *νεικος* κι έτσι είναι πολύ πιθανό ότι έγραψε ένσυνείδητα το *φιλόνεικον*, που είναι άλλωστε ή γραφή και τῶν περισ- σότερων κωδίκων. (Βλ. σχετικά το κριτικό ύπόμνημα του K. Ziegler στην έκδοση Teubner). 'Αλλ' αυτό βέβαια δε σημαίνει καθόλου πώς το *-νεικ-* είναι σωστό από γραμματική άποψη.

21. Σχετικά με τη μεταγενέστερη άπλοποίηση του ει σε ι, που μαρτυρείται από πλήθος έπιγραφών από το 2ο αιώνα π.Χ. και δῶθε, βλ. F. Blass, *Pronunciation of Ancient Greek*, (μετάφρ. W. J. Burton), Cambridge 1890, 59 κ.έ.

5. Βλ. επίσης και 685,10. (G. Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, Lipsiae 1915-20).